

**CHANOINE GASTON COLOMBET**

**Lauréat du Concours de Sonnets à Mistral (Université des Annales, Paris)**

**Fleurs de Provence**

**OFFERTES A MISTRAL**

**A L'OCCASION DE SON CENTENAIRE**



**AVIGNON  
MAISON AUBANEL PÈRE, EDITEUR**

**7, place Saint-Pierre, 7**

**1930.**

**Nihil obstat:**  
**Aix, le 17 juin 1930. JULES FASSY.**

**Imprimatur:**  
**Aquis Sextiis, die 17 junii 1930.**  
**H. MONNIER,**  
**Vic. gen.**

## **DÉDICACE**

A MON PÈRE ET A MA MÈRE BIEN-AIMÉS

O mère, sois bénie entre toutes, les mères !  
O mon père, entre tous les pères sois béni !  
Tant que vous habitiez nos tentes éphémères  
Grande était notre joie, hélas !... et c'est fini !

Un ange élèvera vers les célestes sphères,  
Où vous avez tous deux rebâti votre nid,  
Cet hommage, trempé de larmes bien amères,  
D'un cœur d'où le bonheur semble à jamais banni.

Une seule pensée égaye encor la terre,  
Et c'est le rendez-vous dans les champs du mystère,  
Où vous êtes montés à l'heure de l'adieu.

Mou luth ne devrait plus vibrer que de l'envie  
D'aller auprès de vous éterniser ma vie;  
Puissent tous vos enfants vous retrouver en Dieu !

Arles, 15 avril 1930.

## **AVANT-PROPOS**

Je m'étais bien promis de ne jamais rien publier. Aucun de mes modestes poèmes n'a donc été composé en vue d'une édition possible.

Mais il m'a semblé que je devais une pensée d'affectueuse gratitude à la mémoire du grand Poète, dont le centenaire se célèbre partout avec tant d'éclat. Il me fit, en effet, un tel honneur et me procura une telle joie, en m'apprenant lui-même, mon 1er prix de l'Université des Annales, par une carte trop élogieuse sans doute que je garde précieusement parmi les plus chères reliques du passé !

Beaucoup d'amicales félicitations ont depuis suivi les siennes.

Qu'on me permette d'en citer quelques-unes qui me causèrent autant de surprise que de joie.

— Je suis, bien en retard pour vous dire avec quelles délices j'ai lu les sonnets que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer. Ces trois beaux poèmes chantent, sur une lyre digne d'eux, trois grands noms. Je me suis permis de les faire lire à des amis qui les ont admirés comme ils le méritent. (Déodat de Séverac).

— L'abbé Mouchet, supérieur du collège catholique d'Aix, présente à M. Colombet ses félicitations pour son très beau sonnet à Mistral. Il en a été ravi et serait heureux de l'avoir pour l'insérer au prochain numéro du Bulletin des anciens élèves qui seraient fiers de leur camarade. Mistral n'a jamais été mieux loué.

— Très touché de votre bonne lettre, émerveillé de vos sonnets. Celui de Mistral mérite bien tous les éloges que le grand poète vous décerne; il aura sa place dans toutes les anthologies, et je me parerai comme d'une perle de Provence, au milieu de mon corps professoral de Moulins. J'ai été charmé, mais non surpris, de voir éclater dans vos poésies cette force et cette grâce de style dont je garde, dans mes cahiers d'académie, le premier épanouissement. (Mgr Penon, évêque de Moulins).

— Je savais que vous aviez été primé aux Annales, pour Mistral, ce qui est un brevet de talent car les Annales sont une Revue très fermée. Les vers de ce sonnet sont forts, bien frappés, en harmonie avec le grand poète qu'ils magnifient. (Mme Mary Hella, directrice de l'Idéale Jeunesse).

Au chantre inspiré de Mistral, au lauréat des Annales, cordiales félicitations. Sous un ciel Italique, où l'hellénisme abonde, ton luth jeta son hymne aux quatre vents du monde. De vous-même c'est vrai aussi. Avec vos amis je m'en réjouis, pour votre gloire, pour notre chère Provence et pour l'honneur du diocèse. Merci de la primeur de ce délicieux sonnet. Je le garderai jalousement, écrit de la main même de son très aimable auteur qui m'a fait plaisir, en me l'offrant. (Vicaire général Giraud).

Je fus très fier, je l'avoue de lire dans les journaux que, pour le douzième anniversaire de la mort de Mistral, M. Henry Bordeaux cita, dans son allocution au cimetière de Maillane, le dernier tercet de mon œuvre; très fier aussi quand, ayant offert le narcotique de mon Afrique ouverte à Maître de Saint-Auban, qu'un heureux hasard m'avait fait connaître à Salon, je reçus de lui ce mot aussi spirituel qu'aimable:

— J'ai lu un soir vos vers, et j'ai le regret de vous désillusionner: ils ne m'ont point assoupi. Le poète se consolera de l'échec du médecin; très fier encore, quand, ayant dédié à S. E. le Cardinal Luçon une ode sur son église martyre, je reçus d'Elle ces lignes qui m'honorent vraiment trop: — Je remercie M. l'abbé Colombet de la poésie qu'il a bien voulu consacrer à ma cathédrale de Reims. Dieu veuille que bientôt se réalise le vœu du poète, emprunté au poète par excellence: — Et que le tyran tombe à la fin, quoi qu'il fasse, dans l'abîme qu'il a creusé.

Et incidit in foveam quam fecit. Guillaume s'est bien creusé lui-même un abîme de déshonneur, quand il a permis de bombarder la cathédrale de Reims.

Mais voici qui achève de me déterminer à cette publication. La nièce du grand Poète elle-même, Mme Tresguerras-Mistral, vient de m'adresser les deux lettres suivantes: — Puisque malheureusement (et je le déplore beaucoup) vos œuvres n'ont pas été éditées, et que ces ravissantes fleurs de notre terroir dorment éparses, puisque ces délicieux bijoux que sont vos poèmes sont sans écriin, je viens vous demander de me faire l'aumône d'une grande joie en m'en envoyant quelques-uns. Il ne faut pas mettre la lumière sous le boisseau; et pourquoi garderiez-vous pour vous jalousement ce qui réjouirait tant d'autres ?

— Quelles délicieuses heures nous venons de passer, mon amie et moi, en vous lisant ! Vos poèmes sont de vrais bijoux, et mon oncle avait raison. Les génies ont de ces presciences.

Il avait deviné en vous l'artiste et l'esthète de premier ordre que vous êtes. Il y a tant de laideurs dans la vie ! Pourquoi, lorsqu'on possède comme vous une source claire de poésie toute pure, ne pas la faire jaillir ? Des passants fatigués y puiseraient avec joie et s'y abreuveraient longuement.... Votre talent est divers, et c'est et qui fait son charme. Si votre lyre rend un son patriotique et vibrant, lorsqu'elle chante nos espoirs, elle est plus touchante encore, lorsqu'elle célèbre les pures et grandes gloires de l'humanité.

Devant une si flatteuse insistance, venue surtout de la famille même du Poète, j'ai cru devoir cueillir, dans le jardin de ma cure, quelques bien modestes fleurettes, pour les nouer en gerbe, et les déposer, en signe de reconnaissance et d'admiration, aux pieds de la statue du Maître. Puissent-elles plaire à celui qui, de là-haut, en recevra l'hommage, et ne point trop décevoir le public que j'ai cru bon d'associer, non sans quelque téméraire audace, aux intimités profondes de mon souvenir !

## I

### A Mistral

(Primé au concours de l'Université des Annales, en avril 1911)

Ton nom, répercuté de l'un à l'autre pôle,  
Sonne comme la voix ardente du mistral;  
Maillane est devenue une autre métropole,  
Et, comme l'on disait Homère, on dit Mistral.

Des splendeurs de couchant baignent ton acropole;  
Académus sourit à l'obstiné rural  
Qui, dédaigneux des vains honneurs de la Coupole,  
Achève dans son champ son rêve pastoral.

Sous un ciel italique, où l'hellénisme abonde,  
Ton luth jeta son hymne aux quatre vents du monde,  
Et ce fut Apollon dans Arles renaissant.

Tu chantes pour ton peuple et tous tendent l'oreille;  
Et, s'il a pour Vincent les regards de Mireille,  
L'univers pour Mireille a les yeux de Vincent.

## II

### A DANTE

(1<sup>re</sup> Médaille d'argent, concours sur Dante, Aix-Marseille, 13 nov. 1921)

Tant que l'humanité cherchera sur la terre  
L'énigme des secrets que son Dieu lui voila,  
Elle tendra l'oreille à qui lui révéla.  
Des mondes ignorés l'insondable mystère.

D'un pénétrant regard plongé dans l'au-delà,  
Tu parcourus, avec ta fougue coutumière,  
Et les gouffres de flamme et les monts de lumière,  
O Dante, et de splendeur ton front s'auréola.

Des siècles ont passé sur ta grande mémoire;  
Ils n'ont fait qu'ajouter des rayons à la gloire  
De ton vaste génie et de tes longs revers.

Et, s'il doit vivre autant que le monde, ton verbe,  
C'est que chacun des mots de ton œuvre superbe,  
En ne visant qu'un peuple, atteignait l'univers.

### Le Rhône

#### *Ad lucem !*

S'il est en France un fleuve-roi, c'est bien le Rhône !  
Il domine la Seine et la Loire et le Rhin,  
Et ce n'est pas le fol orgueil de la Garonne,  
Qui pourrait assombrir son front de souverain.

Arles, sa capitale, autour de lui fleuronne;  
Elle reste à ses pieds comme l'immense écrin  
Des Arènes qui sont sa géante couronne,  
Et de quelle splendeur son rivage est empreint !

A peine a-t-il franchi les brumes de sa source  
Que, cherchant la lumière en son ardente course,  
Vers l'azur qui l'appelle il descend magistral.

Le regard de Mireille a caressé son onde,  
Et comme elle il connaît la gloire, unique au monde  
Un immortel poème où le chanta Mistral.

Arles, mars 1930.

## IV

### Arles

#### *Aux touristes*

Arles, comme une reine assise aux bords du Rhône  
Qui vit prier Trophime et régner Constantin,  
Semble songer dolente aux débris de son trône  
Qu'emporta le reflux de son changeant destin.

Des antiques splendeurs la flamme l'environne,  
Tel l'horizon qui flambe où le soleil s'éteint;  
Et les feux amortis que jette sa couronne  
Sont le pâle reflet de son éclat lointain.

Les frivoles, n'aimant que les cités banales,  
Passent, sans déchiffrer sur ses vieilles annales  
Le signe des grandeurs par le temps effacé.

Mais vous tous, les savants, les artistes, les mages,  
Effeuiliez à ses pieds vos délicats hommages,  
Et, fière, elle croira revivre son passé.

#### *A la Fontaine de Vaucluse*

Onde mystérieuse et pleine d'harmonie,  
Tu roules, dans tes flots chargés de souvenir,  
Des soupirs de tendresse et des voix de génie  
Dont l'écho charmera les siècles à venir.

Oh ! chante de l'amour la puissance infinie,  
Jouvence où l'âme baigne et se peut rajeunir,  
Source pure où l'amant d'idéal communie,  
Où Pétrarque immortel à Laure vient s'unir.

Amour, soleil de Dieu, seul conquérant du monde,  
Il n'est que ta vertu pour être ainsi féconde:  
La mort semble t'abattre, et c'est toi le vainqueur !

Ta chaleur éternise, elle qui fit éclore;  
Pétrarque n'est vivant que du souffle de Laure:  
Le rayon d'un esprit est la flamme d'un cœur !

### L'Idéale Jeunesse

#### A MADAME MARY HELLA

Immortelle on voudrait que fleurît la jeunesse,  
Comme Ovide rêva d'un éternel printemps.  
Etre jeune, pourtant, n'est-ce qu'un leurre ? et n'est-ce  
Que le songe, trompeur et bref, de nos vingt ans ?

Cette fleur virginale, ouverte à l'allégresse,  
Tiendra-t-elle l'or pur de ses tons éclatants,

Ou verrons-nous bientôt les fruits de sa promesse  
Dévorés par le souffle amer des froids autans ?

La mort cherche à plisser les fronts clairs du jeune âge,  
Imprimant chaque jour quelque nouveau ravage  
Sur ce corps, où déjà pâlit le moribond.

Mais-elle n'a point peur de sa face hagarde,  
L'Idéale Jeunesse invincible, qui garde  
Une âme toujours belle en un cœur toujours bon !

## Après une poétique Promenade

MONSIEUR A. C.

Le sort du songe est d'être amèrement fugace,  
Brusqué par le réveil décevant qui le suit:  
C'est quand on croit toucher à son bonheur, qu'il passe:  
Que reste-t-il de notre rêve ?... tout s'enfuit !

L'hirondelle égaya de quelques cris l'espace,  
Puis disparut soudain dans l'azur qui reluit;  
L'écureuil s'évada des rameaux qu'il enlace;  
Lui-même le soleil s'engouffra dans la nuit.

Comme les bois fuyants, comme la folle source,  
Dont les flots éperdus précipitaient leur course,  
Après avoir jeté leurs notes dans le cœur,

Dans une heure de paix que je pleure finie,  
Vous fîtes éclater, trop brève, l'harmonie  
Qui rythme aux battements du nôtre un noble cœur !

## Ex toto corde

A TOUTES LES JEUNESSES PROLONGÉES

Aiguisez vos ciseaux, apprêtez vos aiguilles,  
Brodez à Catherine un couvre-chef coquet,  
Vous qui n'avez, hélas ! gardé des jeunes filles  
Que la fraîcheur... mourante et l'immortel caquet.

La sainte accueillera vos coiffes si gentilles.  
Qu'allez-vous demander en échange ? un roquet ?  
Et, pour tromper vos murs du faux air des familles,  
Loquace autant que sa maîtresse, un perroquet ?

Mieux vaudraient un époux et des enfants superbes;  
Mais si vos noirs destins sont à ce point acerbes  
Qu'à l'impossible hymen il faille dire adieu,

Donnez, sans les jeter entre chiens et perruches,  
Pauvres colifichets et plates fanfreluches,  
Votre cœur tout entier, toute votre âme à Dieu !

# Le Béret blanc

(Marche pour Jeunes Filles d'un Patronage)

## REFRAIN

Charmant décor du Patronage,  
C'est toi qui donnes de l'élan  
Aux ébats de notre jeune âge;  
Salut, salut, ô béret blanc ! (bis)

1. Ce cher insigne, comme on l'aime  
Sous le ciel bleu quand il reluit !  
Arborons-le comme l'emblème  
D'une âme blanche comme lui.

2. Aucun artifice du monde  
N'égale ce souple ornement:  
Que l'on soit brune ou qu'on soit blonde,  
Comme il nous coiffe gentiment !

3. Contre la haine qui divise  
Il unit dans la charité;  
Écoutons, sa noble devise:  
Amour, douceur et pureté !

4. Tel le panache d'Henri quatre,  
Il veut, par ses attraits vainqueurs,  
Contre l'enfer pour mieux se battre,  
Rallier à lui tous les cœurs.

5. Qu'il penche à gauche ou bien à droite,  
A ce signe on nous reconnaît;  
Et, pour toute personne adroite,  
C'est bonnet blanc ou blanc bonnet.

6. Béret joli sur tête sage,  
C'est là notre vivant portrait:  
Et nous gardons, selon l'adage,  
La tête bien près du béret.

7. N'ayons pas la mélancolie,  
Par un geste des plus vilains,  
De le voir, un jour de folie  
Jeter par-dessus les moulins.

8. Qu'il reste de notre jeunesse  
Le plus gracieux souvenir:  
Puisse-t-il être la promesse  
Demain, d'un fidèle avenir !

9. Que toute la vie il proclame  
Que, pour conserver le bonheur,  
Il faut toujours garder à l'âme  
Le pur reflet de sa blancheur !

# Marche des Touristes du Sacré-Cœur de Marseille

## REFRAIN

Front rayonnant, cœur jamais triste,  
Jarret de fer, talon vainqueur,  
Tel est toujours le vrai touriste,  
Le touriste du Sacré Cœur !

1. Loin du centre empesté des villes,  
Nous allons gonfler nos poumons  
De l'air des campagnes fertiles,  
Dans les plaines et sur les monts.

2. Laissons sans regret les usines,  
Les cafés et les boulevards,  
Pour, dans les campagnes voisines,  
Faire flotter nos étendards.

3. Dans nos groupes si disparates,  
Certes, les plus heureux de fuir,  
C'est, à coup sûr, les bureaucrates,  
Disons le mot, les ronds-de-cuir.

4. Visitons tout site rustique  
Que la main divine a tracé,  
Et tout monument historique  
Où gît la gloire du passé.

5. En dehors de la Cannebière,  
Tout Marseillais doit le savoir  
Il est encor sur notre terre  
Des merveilles qui sont à voir.

6. Rappelons-nous la Sainte-Baume,  
Arles, Nîme, Avignon, Les Baux:  
Le seul souvenir nous embaume  
De ces jours, qui furent si beaux.

7. A la guerre comme à la guerre  
Si très grand est notre appétit,  
Le menu parfois ne l'est guère,  
Mais nous l'assaisonnons d'esprit.

8. Quand, au village, un soir de fête,  
Nous n'avons qu'un lit de chartreux,  
Notre âme y goûte, satisfaite,  
Un vrai sommeil de bienheureux.

9. Nous montrons aux gens de campagne  
Qu'on est bon type, étant chrétien:  
Le plaisir, qui nous accompagne,  
Est triplé, quand il fait du bien.

10. Oh ! pourquoi notre pauvre monde,  
Qui marche, hélas ! tout de côté,  
N'applique-t-il, source féconde,  
Notre loi de fraternité !



## RIZ à l'orientale

Du bon beurre fondu dans l'huile de Provence,  
Vous coupez gentiment, en maint petit carré,  
Agneau, mouton ou veau, mais veau de préférence,  
Avec un art discret, le tout salé, poivré.

Quand c'est à point roussi, qu'un oignon s'introduise,  
Haché très finement, et qu'il s'y rende blond;  
Faites-y cuire ensuite une tomate exquise,  
Puis la farine clôt ce travail un peu long.

Couvrez d'eau maintenant ce fond de plat qui fleurit,  
Et que cela mijote, à petit feu, longtemps.  
— Combien, me direz-vous ? — Ce n'est pas trop de l'heure,  
Car il faut qu'à tout prix vos hôtes soient contents.

Ailleurs, je prends mon riz, à peu près double tasse;  
C'est, pour un appétit normal, bien suffisant:  
Une heure auparavant avec soin je le tasse  
Dans l'eau chaude, et l'en tire après, tout reluisant.

Dans une casserole en terre je fais fondre  
Du beurre encore, et gros, sans regarder au prix;  
Puis l'eau... Vous demandez combien ? je vais répondre:  
Cinq bols vous suffiront pour vos deux bols de riz.

Cela bout ? jetez-y, lavée à grande eau fraîche,  
La mesure de riz que l'eau tiède apprêta:  
Croyez-moi, d'un tel plat tout le monde se lèche,  
Et l'artiste mérite un ban, qui l'inventa.

Mais, Madame, il faudra laisser le riz tranquille;  
Rien ne doit compromettre un aussi bon repas;  
Parlez, si vous voulez (vous taire est difficile),  
Parlez en regardant le riz, n'y touchez pas !

Si vous voulez sortir de la bonne franquette,  
Enfermez ce pilau dans un moule à feston:  
Démoulez, puis creusez, c'est plus à l'étiquette,  
Et, dans le creux central, plongez votre mouton.

Et, s'il vous faut le fin du fin de la cuisine,  
Mêlez des champignons, de ceux-dits de Paris,  
Une cervelle aussi, qui la rende plus fine,  
Et vous aurez alors un mets royal, sans prix !